

et en voyant celui-ci, gai, vif, alerte et dispos, dans une solitude ainsi peuplée d'animaux qui l'aiment et qui le nourrissent, sans souci de l'avenir, sans regret du passé, et jouissant, au sein d'une condition libre et pure, d'une humeur et d'une santé toujours égales, qui de nous deux, Madame, était en droit de porter envie à l'autre ?

L'idée que j'ai voulu vous donner du genre de vie de ces bergers, ne serait pas complète, si je ne vous disais aussi quelques mots du repas que nous servit notre hôte. Vous vous doutez bien pourtant que dans une circonstance aussi solennelle, ce brave homme dut déployer tout son savoir-faire, et mettre tous ses soins à nous traiter de son mieux. Ce n'est donc pas l'ordinaire du chalet que nous pouvons nous flatter d'avoir connu dans cette courte résidence, mais bien ce qu'il y a de plus exquis dans la bonne chère pastorale, et de plus friand dans la cuisine des Alpes. Notre hôte nous servit d'abord un mets, au seul nom duquel tout son visage pétillait de joie et d'orgueil, ce qu'il appelait un *fanz*, espèce de gâteau fait avec du beurre, de la farine et du petit lait. Notre second service consistait en un *sufi*, mets aussi fort délicat, dans la composition duquel nous ne pûmes bien distinguer que le petit lait qui y domine. Nous eûmes ensuite à discrétion de la crème excellente et du beurre frais, comme on n'en trouve que dans les Hautes-Alpes; et il n'eût tenu qu'à nous de nous extasier, à l'exemple de notre hôte, sur le luxe de notre table. Nous rendîmes du moins à son hospitalité ce qu'il avait droit d'attendre de notre savoir-vivre; nous trouvâmes tout ce qu'il nous offrit excellent, et notre appétit nous servit au mieux, pour faire honneur à son repas. La vérité est que j'en ai rarement fait d'aussi bons, et que je vous souhaiterais à vous-même, Madame, de vous trouver quelquefois, comme nous, au sommet des Alpes, dans un agréable chalet, avec quelques amis, entre un *fanz* et un *sufi*. Je suis, etc.

XIII<sup>E</sup> LETTRE.

GLARUS, 30 Juillet.

*À la M<sup>me</sup>.*

NOTRE journée d'hier, Madame, s'était écoulée au sein des paisibles travaux dont nous avons été témoins, et dont j'ai tâché de vous retracer l'image. Le soir, nous avons regagné notre grenier, agités à la fois d'espérances et d'inquiétudes pour le lendemain. Mais quelle a été notre joie, lorsque ce matin, en nous réveillant, nous avons vu la clarté du jour

naissant arriver jusqu'à nous, purgée des brouillards de la veille, et le ciel le plus pur, nous sourit en quelque sorte avec l'aurore? Nous élançer de notre couche, secouer le foin qui s'attachait à nos habits, et descendre l'échelle qui joint les deux étages du chalet, tout cela fut l'affaire d'un moment; et nous avions à peine touché le sol du chalet, que déjà nous étions sur un tertre voisin pour y dessiner la première vue qui s'offrait à nos regards.

Jamais peut-être nous n'avions joui d'un spectacle plus enchanteur, et nous n'eûmes même pas besoin de nous rappeler les contrariétés de la veille, pour le trouver ravissant. Nous avions devant nous, sous nos pieds, et à une certaine profondeur, le charmant vallon du Cloenthal, et une partie du lac qui le couvre, encadrés entre deux massifs de montagnes colossales, le Veggis, à gauche, et le Glaernitsch, à droite. Le soleil se levait alors, directement en face de nous, derrière les monts qui bordent à l'est la vallée de Glarus. Ses premiers rayons, dardés sur l'énorme Glaernitsch, accusaient en quelque sorte en traits de feu ses formes imposantes, au moyen de filets dorés dont ils coloraient les hardis contours de cette masse prodigieuse, tandis que le reste de la montagne, encore plongé dans l'ombre matinale, et enveloppé d'un voile humide de vapeurs, ressortait plus majestueux sous ce voile transparent et à travers cette robe diaphane. Vous connaissez ce paysage, Madame, et qui plus que vous est familier avec ces effets de la nature, en même temps qu'avec les ressources de l'art? Mais vous le savez aussi mieux que personne; il n'y a pas de langue, de crayon, ni de pinceau, qui puisse rendre l'aspect magique de ces colosses des Alpes, frappés, sur le manteau d'azur qui les enveloppe, des premières clartés du soleil. Ça et là quelques nuages, derniers débris de l'orage de la veille, se jouaient autour des flancs du Glaernitsch, comme pour nous aider à en mesurer la hauteur. Debout, à côté de Villeneuve, qui essayait de fixer sur son papier toutes ces séduisantes images, je m'y plongeais avec délices; je jouissais de son modèle, en même temps que de son ouvrage, et notre ravissement à l'un et à l'autre ne finit qu'avec son dessin.

Nous regagnâmes alors le chalet, où nous attendait le frugal déjeuner préparé de la main de notre hôte. Bientôt, il fallut songer à nous séparer, et ce ne fut pas sans peine, de part et d'autre. La solitude exerce sur les cœurs des hommes quelle rassemble une sorte d'attraction qui les rapproche, qui les pénètre en quelque sorte, au point qu'après un jour et deux nuits passés au chalet de Galatin, il nous semblait que nous y avions long-temps vécu, et que nous étions pour lui de vieux amis. Il voulut nous accompagner jusqu'aux limites de sa propriété. Là, nous lui dûmes adieu avec une émotion qu'il partagea; nous nous serrâmes encore une fois la main, en nous promettant de ne pas nous oublier, et même de nous écrire; et si jamais ces lignes, que je trace pour lui, en vous les adressant, par-